

COMMENTAIRE SUR L'ÉVANGILE DE JEAN

Chapitre IV

Jn 4,1-3. Jésus apprit que les pharisiens entendaient dire qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean – bien que Jésus ne baptisât pas lui-même, mais ses disciples –, il quitta la Judée et retourna en Galilée.

Il quitta la Judée pour apaiser leur jalousie.

Jn 4,4. Il lui fallait maintenant traverser la Samarie.

Par là, l'évangéliste montre que Jésus Christ n'était pas venu délibérément parler à la Samaritaine, mais qu'il l'avait fait par hasard, en raison de la haine que les Juifs éprouvaient envers les Samaritains. La Samarie était une région composée de nombreuses villes et villages. Dans l'Antiquité, des Israélites vivaient là. Mais après de nombreuses guerres, le roi d'Assyrie détruisit le pays et déporta ses habitants captifs à Babylone, y installant un peuple mêlant Babyloniens, Mèdes et Chaldéens. Le Seigneur Dieu, voulant montrer que les Israélites avaient été trahis par leur méchanceté et non par faiblesse, envoya des lions contre les étrangers qui s'étaient établis là. Informé de cela, le roi envoya un prêtre israélite pour leur enseigner la Loi de Dieu, afin qu'ils soient sauvés des lions. Ayant alors partiellement abandonné leurs penchants pervers, ils rejetèrent plus tard complètement les idoles. Cependant, une différence subsistait entre eux et les Juifs : n'acceptant que les livres de Moïse, les Samaritains accordaient peu d'importance au reste. Il convient également de préciser l'origine du nom des Samaritains. Il existait une montagne appelée Somor, comme le dit Isaïe (Is 7,9) : «et la tête d'Éphraïm est Somoron» («et la tête d'Éphraïm est Samarie»), mais ses habitants n'étaient pas initialement appelés Samaritains, mais Israélites. Avec le temps, ayant provoqué la colère de Dieu, Tiglath-Piléser vint sous le règne de Pékah, s'empara de nombreuses villes, attaqua Éla, le tua et donna le royaume à Osée. Salmanaser marcha ensuite contre lui et, après avoir pris le reste des villes, imposa un tribut; mais il eut recours à l'aide des Éthiopiens. Informé de cela, le roi d'Assyrie lui fit la guerre, le tua et ne permit plus à ce peuple de rester sur place. Il les transféra à Babylone et installa à Samarie des populations venues de divers lieux, afin de renforcer sa domination dans un pays habité par ses propres peuples. Mais Dieu, voulant manifester sa puissance et sa volonté, les fit venir de divers endroits. Il a trahi les Juifs non par faiblesse, mais à cause de leurs péchés; il a envoyé des lions contre les païens. Avec le temps, ils ont abandonné leur méchanceté et leurs idoles.

Jn 4,5 Il arriva ensuite dans une ville de Samarie appelée Sychar, près du territoire que Jacob avait donné à son fils Joseph.

Ce territoire avait été donné à Joseph avant ses frères et s'appelait Sichem.

Jn 4,6 Le puits de Jacob était là.

On appelle un puits un puits parce que l'eau y jaillit du sol. On l'appelle le puits de Jacob parce qu'il l'a creusé.

Jn 4,6 Jésus, fatigué du voyage, s'assit près du puits. Il était environ midi.

Il était fatigué, comme tout être humain. Il avait marché, avait fait un long voyage et était donc fatigué. Que signifie l'expression «Il s'assit ainsi» ? Simplement parce qu'il n'avait pas le choix, à même le sol; ces mots montrent qu'il était étranger au luxe ! Il s'assit près du puits pour se reposer et se désaltérer, car c'était précisément midi, moment où le soleil brille le plus fort sur le corps, et aussi pour attendre les disciples, qui étaient allés en ville acheter des provisions. Remarquez la précision de l'évangéliste : il n'a pas dit «la sixième heure», mais «comme si c'était la sixième heure», nous enseignant ainsi à ne pas traiter les circonstances les plus insignifiantes avec indifférence, mais à observer la vérité en toute chose. De peur de parler avec assurance et de se tromper, il se retint et parla avec prudence.

Jn 4,7. Une Samaritaine vint puiser de l'eau. Une femme vint de Samarie pour puiser de l'eau,

Car les habitants de cette ville puisaient de l'eau à cet endroit, parce qu'il y avait peu de puits dans les environs.

Jn 4,7. Jésus lui dit : «Donne-moi à boire.»

De même que Jésus Christ demanda des figues au figuier desséché (Mt 21,18-19; Mc 11,12-20), non par faim, mais conformément au plan de l'économie, afin de pouvoir accomplir le miracle au moment opportun, de même il demanda de l'eau à la source, non par soif, mais avec la sagesse de se ménager une occasion propice pour converser avec la femme. Il savait d'avance qu'elle croirait et qu'elle serait la cause de la foi de beaucoup; aussi, après avoir entamé la conversation, il cessa de lui demander de l'eau.

Jn 4,8. Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.

Ils n'avaient rien emporté, car on leur avait appris à mépriser leur estomac et à ne pas en faire leur priorité absolue, mais à ne se nourrir que lorsque la nature l'y incitait. Mais pourquoi, même alors, Jésus Christ n'a-t-il pas accompli de miracle avec la nourriture des disciples ? Car s'il avait tout accompli miraculeusement, comme Dieu, ils n'auraient pas cru qu'il était un homme; et inversement : s'il avait tout fait comme un homme, ils n'auraient pas cru qu'il était Dieu. C'est pourquoi, tantôt il agit comme un homme, prouvant ainsi qu'il est un homme, tantôt il accomplit des miracles comme Dieu, assurant ainsi qu'il est Dieu. Un seul était assis près du puits, démontrant ainsi que tout luxe lui était étranger.

Jn 4,9. La Samaritaine lui dit : «Comment se fait-il que toi, qui es Juif, tu me demandes à boire, à moi, une Samaritaine ?» Car les Juifs n'ont pas de relations avec les Samaritains.

«Ils ne les touchent pas», ce qui signifie qu'ils n'ont aucune relation avec eux, les méprisant comme étant à moitié juifs. Comment savait-elle qu'il était Juif ? À ses vêtements ou à sa façon de parler ? Mais Jésus Christ, non seulement Juif mais aussi Dieu, a méprisé cette coutume, jetant ainsi les bases du salut non seulement des Samaritains, mais aussi de tous les peuples de la terre. La Samaritaine, pensant qu'il péchait, lui parla franchement et lui rappela cette coutume.

Jn 4,10. Jésus lui répondit : «Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : "Donne-moi à boire", tu lui aurais demandé et il t'aurait donné de l'eau vive.»

Il est donc clair que Jésus Christ ne s'est présenté comme ayant soif qu'à ce moment précis, afin d'attirer la femme perdue à lui et de la captiver par sa conversation. Il avait soif, mais il avait soif de la conversion des perdus, tout comme il a plus tard comparé cette conversion à de la nourriture, disant : «Ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé» (Jn 4,34). Ici, Jésus Christ dit seulement : «Si tu connaissais le don de Dieu», c'est-à-dire si tu savais ce que Dieu donne. Il parlait de lui-même, se révélant progressivement à elle comme digne d'un tel enseignement en raison de sa capacité à se convertir. Il qualifie ici les sources de son enseignement d'eau vive – «eau» car, à l'instar de l'eau, elle purifie de l'impureté des péchés, éteint le feu des passions et guérit la sécheresse et la stérilité de l'incrédulité – et «vivante» car éternelle et perpétuelle, la vie de l'eau résidant dans le flux et le mouvement. Chrysostome explique que par eau vive, Jésus Christ désigne la grâce du Saint-Esprit, appelé de divers noms en raison de la diversité de ses actions; ici, il est appelé eau, et ailleurs, feu. Il est appelé eau car, tout comme l'eau qui tombe du ciel vivifie et soutient toute chose, et, étant d'une seule nature, agit de diverses manières : réchauffant, brûlant, illuminant et purifiant, ainsi agit le Saint-Esprit.

Jn 4,11. La femme lui dit : «Seigneur, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond. D'où donc tires-tu ton eau vive ?»

Incapable de comprendre les paroles de Jésus Christ, la Samaritaine crut qu'il parlait de l'eau du même puits, jaillissant et abondant, «eau vive», et pensa qu'il voulait dire qu'il pouvait puiser plus facilement grâce à sa force et son habileté supérieures. Néanmoins, elle l'appela

Euthyme Zigaben

Seigneur, le considérant comme un homme d'une grande valeur. Elle entendit ses paroles : «Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te parle», et l'honora aussitôt de ce nom, poursuivant la conversation avec une totale soumission. Il appelle le récipient un tire-eau.

Jn 4,12. Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits, et qui en a bu lui-même, ainsi que ses enfants et ses troupeaux ?

Les Samaritains, considérant la Samarie comme leur patrie, appelaient Jacob leur père, en tant qu'ancien souverain et père de cette terre, et revendiquaient ainsi une noble ascendance juive. Certains disent que cette femme et beaucoup d'autres habitants de Samarie descendaient de Jacob. Leurs ancêtres auraient été capturés et réduits en esclavage par les Babyloniens; ils se seraient ensuite unis par mariage aux Samaritains et auraient vécu avec eux, et, au fil du temps et des circonstances, auraient adopté leurs coutumes. Ou encore : ils appelaient Jacob leur père parce que lui aussi descendait des Chaldéens. C'est pourquoi la Samaritaine dit ici : «Si vous ne parlez pas de cette eau, êtes-vous donc plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce bouillon illustre, pour pouvoir nous donner une eau meilleure ?» Les paroles «Et il en boit, lui, ses fils et son bétail» sont prononcées en louange du puits : si Jacob avait eu un autre puits, meilleur, lui et toute sa maison n'auraient pas bu à celui-ci. Ainsi, si vous pouviez nous donner une eau meilleure, vous seriez plus grand que Jacob. Cette Samaritaine s'entretient calmement avec Jésus Christ au sujet de Jacob et se tient près de lui, désirant savoir ce qu'elle cherchait; mais les Juifs voulurent même le lapider lorsqu'il se souvint d'Abraham. Comment cette femme, si diligente, si curieuse et si désireuse de son propre bien, pouvait-elle être rejetée ?

Jn 4,13. Jésus lui répondit : «Quiconque boit de cette eau aura encore soif.»

D'eau.

Jn 4,14. Mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif...

Il n'aura plus jamais soif de la soif de l'incrédulité.

Jn 4,14. ...mais l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau...

Par le mot «source», il désignait la constance et l'inépuisabilité de cette eau.

Jn 4,14. ...qui coule dans la vie éternelle.

Car elle donne la vie éternelle. Considérez comment Jésus Christ, lorsque la femme dit : «Tu es plus grand que notre père Jacob», ne répondit pas directement : «Oui, je suis plus grand», car elle aurait pu croire qu'il se vantait, mais il le déduisit de ses propres paroles. La différence entre les eaux symbolise la différence entre ceux qui les donnent : l'autre eau a la propriété naturelle de s'assécher, tandis que celle-ci est destinée à demeurer éternellement.

Jn 4,15. La femme lui dit : «Seigneur, donne-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je n'aie plus besoin de venir puiser ici.»

Peu à peu, elle est élevée au rang d'enseignante. Convaincue de la supériorité de l'eau que Jésus Christ donne, elle crut qu'il était plus grand que Jacob et pensa qu'il donnait une eau d'une qualité différente, supérieure, bien qu'elle ne sache pas encore pleinement qui était celui qui donnait cette eau, ni de quelle nature elle était; elle supposait seulement que l'eau qu'il donnait étanchait cette soif sensuelle. Ainsi, cette femme n'était pas frivole, car elle ne crut pas simplement aux paroles, mais seulement après mûre réflexion. Elle n'était pas non plus méfiante ni contestataire, car ayant constaté que Jésus Christ était plus grand que Jacob, elle ne conserva aucun préjugé. Et lorsque Jésus Christ dit aux Juifs : «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jn 6,35), non seulement ils ne le crurent pas, mais ils furent aussi offensés.

Jn 4:16. Jésus lui dit : «Va, appelle ton mari et reviens ici.»

Lorsque la Samaritaine demanda avec insistance de l'eau vive, Jésus Christ lui dit : «Va, appelle ton mari et reviens ici», indiquant qu'il devait lui aussi recevoir ce don. Omniscient, il savait qu'elle n'avait pas de mari légitime, mais il souhaitait qu'elle le reconnaisse elle-même, afin de pouvoir saisir cette occasion pour lui révéler sa situation et l'amener à se corriger. Jésus Christ a toujours daigné profiter de l'occasion pour faire des prophéties et accomplir des miracles auprès de ceux qui venaient à lui, à la fois pour éviter tout soupçon de vanité et pour les attirer encore plus près de lui. Lui avoir dit plus tôt : «Tu as eu plusieurs maris et maintenant tu as un mari illégitime», aurait semblé superflu et inopportun, mais le dire alors qu'elle-même en avait l'occasion était tout à fait cohérent et opportun.

Jn 4,17. La femme répondit : «Je n'ai pas de mari.»

Croyant s'adresser à une personne du peuple, elle chercha à tromper Jésus et à dissimuler sa faute.

Jn 4,17-18. Jésus lui dit : «Tu as raison de dire que tu n'as pas de mari; car tu as eu cinq maris, et celui que tu as maintenant n'est pas ton mari. Sur ce point, tu as dit vrai.»

Ayant attendu une occasion propice, comme il est dit, Jésus Christ la démasque, énumérant en détail ses maris légitimes et révélant son mari actuel, secret et illégitime. Elle avait eu successivement cinq maris légitimes, car cela n'était pas interdit; mais lorsque le cinquième mourut, personne ne voulut l'épouser ouvertement; et elle, incapable de maîtriser sa passion, vécut secrètement avec un homme. Ainsi, elle avait eu cinq maris, car ils étaient légitimes, mais celui qui vivait avec elle à ce moment-là n'était pas son mari, car il vivait en secret (Interprétation de saint Maxime). La Samaritaine symbolisait la nature humaine, qui reçoit cinq lois, comme des maris. À savoir, la loi donnée à Adam au paradis, puis hors du paradis, la loi donnée à Noé lors du déluge, donnée à Abraham concernant la circoncision, puis concernant le sacrifice d'Isaac; mais toutes ces lois passèrent et semblèrent mourir. Alors elle reçut la loi de Moïse. Cette loi n'était pas son époux, soit parce qu'elle ne l'aimait pas et ne la respectait pas pleinement, soit parce qu'elle fut donnée à la nature humaine des Juifs non pas pour toujours, mais seulement jusqu'à la venue du Sauveur; et dès lors, elle ne fut plus son époux, puisqu'une autre s'unit à elle : la loi de l'Évangile. Le puits de Jacob représente l'Écriture sainte, l'eau en est la connaissance, la profondeur de sa pensée, la louche représente l'étude de la Parole divine par l'écriture; le Seigneur n'avait pas cette louche, car Il est Lui-même la Parole et la Sagesse, et car Il a transmis la connaissance à Ses disciples non par l'écriture, mais comme un don spirituel.

Jn 4,19. La femme lui dit : «Seigneur, je reconnais que tu es un prophète.»

Manifestement démasquée, la femme ne s'indigna pas et ne prit pas cette révélation comme une insulte. Émerveillée par la précision de sa connaissance, elle comprit qu'il était véritablement un prophète : «Je vois», dit-elle, signifiant «je comprends». Puis, sans l'interroger sur les choses du monde, mais immédiatement sur son enseignement, elle dit :

Jn 4,20. Nos pères ont adoré Dieu sur cette montagne, et vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer Dieu.

Elle appelait Abraham et Isaac «pères», car la tradition ancienne rapporte que sur cette montagne, Abraham offrit Isaac en holocauste à Dieu. Ou encore, elle appelait Jacob et ses fils «pères», puisque Jacob y avait construit un autel et adoré Dieu... La femme posa cette question, pensant que l'enseignement samaritain était supérieur à l'enseignement juif et que le site de cette montagne méritait davantage de vénération que la montagne sur laquelle Jérusalem était bâtie. Jésus Christ commence par disqualifier les deux lieux, car le culte y cesserait bientôt; puis il donne la préférence aux Juifs, et enfin il révèle la doctrine du vrai culte.

Jn 4:21. Jésus lui dit : «Crois-moi, l'heure vient où vous n'adorerez le Père ni sur cette montagne ni à Jérusalem.»

Sophonie dit : «Et ils l'adoreront, chacun à sa place» (Sophonie 2,11). Par là, Jésus Christ prédit la cessation du culte samaritain et juif, ce qui fut accompli par les Romains après sa mort sur la croix. Par «heure», il faut comprendre «temps».

Jn 4,22. Vous adorez ce que vous ne connaissez pas, mais nous, nous adorons ce que nous connaissons...

Bien que les Samaritains et les Juifs adorassent le même Dieu, les Samaritains ignoraient qu'il était le Seigneur de toutes les nations et pensaient qu'il ne régnait que sur eux deux; mais les Juifs savaient qu'il était le Seigneur tout-puissant de toutes les nations. C'est pourquoi Jésus Christ lui dit : «Vous adorez celui que vous ne connaissez pas», c'est-à-dire celui dont vous ne reconnaissez pas l'autorité. Et il se considérait comme un Juif, disant : «Nous adorons celui que nous connaissons», parce qu'il était issu du peuple juif et qu'il était apparu à la Samaritaine comme un Juif. Puis il ajoute :

Jn 4,22. ...car le salut vient des Juifs :

Le salut des Samaritains vient des Juifs, car c'est d'eux qu'ils ont appris à connaître Dieu et à rejeter les idoles. Autrement dit : le salut du monde entier vient des Juifs, puisque Jésus Christ est né d'eux.

Jn 4,23. Mais l'heure vient, et elle est déjà là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité...

Ayant donné la préférence aux Juifs par rapport aux Samaritains, il préfère maintenant les chrétiens aux Juifs, de peur qu'une telle préférence n'éveille les soupçons et qu'il ne paraisse qu'il favorise les Juifs en tant que Juif. Après avoir dit «l'heure vient», de peur que la femme ne pense qu'elle tarderait, il ajouta : «et elle est déjà là», signifiant qu'elle est déjà arrivée. Jésus Christ appelle de vrais adorateurs ceux qui croient en lui, ceux qui appartiennent à l'Église, car ils l'adorent véritablement, et non ceux qui le servent de manière superficielle, comme les Juifs et les Samaritains, dont le service tout entier n'était qu'une ombre et une préfiguration de la vérité. Ces vrais adorateurs serviront le Père non pas dans leur corps, mais dans l'Esprit, c'est-à-dire dans la chair. Non par des sacrifices physiques, mais spirituels; non pas par des ombres et des figures, mais dans la vérité; ne limitant pas leur service à des lieux, comme le faisaient les Juifs et les Samaritains, mais bénissant le Seigneur en tout lieu de son règne. Jésus Christ mentionna le Père seul en raison de la faiblesse de la femme, car il n'aurait pas dû lui exposer toute la doctrine.

Jn 4,23....car ce sont là les personnes que le Père recherche pour l'adorer. Car le Père recherche de tels adorateurs,

C'est-à-dire non pas d'une manière superficielle, mais véritablement, qui lui offrent non pas des sacrifices physiques, mais spirituels. En disant «recherche», Jésus Christ montre que le Père n'approuve pas le culte légaliste et qu'il ne l'a institué et toléré jusqu'à présent que par condescendance, en raison de l'impolitesse et de la faiblesse des Juifs.

Jn 4:,24. Dieu est Esprit, et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité.

Esprit, c'est-à-dire incorporel; par conséquent, ceux qui le servent doivent le servir spirituellement, non pas de manière superficielle, mais véritablement, car un tel service est pleinement convenable et agréable à Dieu. Le service spirituel se manifeste par l'humilité : «Le sacrifice agréable à Dieu, c'est un esprit brisé» (Ps 51,18), et par la prière : «Offrez à Dieu un sacrifice de louange» (Ps 50,14), en un mot, par toute vertu spirituelle : «Alors tu apprécieras le sacrifice de la justice» (Ps 50,20), où par «justice» on entend généralement toute vertu par laquelle une personne devient juste.

Jn 4,25. La femme lui dit : Je sais que le Messie vient, c'est-à-dire le Christ; quand il viendra, il nous annoncera toutes choses.

Elle fut émerveillée par la profondeur de ces paroles, mais demeurait perplexe. D'où venait, pour les Samaritains, cette attente de la venue du Christ ? Des écrits de Moïse. Moïse écrivit : «L'Éternel, ton Dieu, suscitera pour toi, d'entre tes frères, un prophète comme moi; vous l'écouteriez» (Dt 18,15).

Jn 4,26. Jésus lui dit : «Je le suis, moi qui te parle.»

Lorsque les Juifs insistèrent et dirent : «Jusqu'à quand nous feras-tu vivre ? Si tu es le Christ, dis-le-nous sans hésiter» (Jn 10,24), il ne leur répondit pas directement, mais se révéla aussitôt à elle, car elle était plus sage qu'eux. Les Juifs ne voulaient pas savoir pour croire, mais pour se moquer de lui; quant à elle, ayant appris, elle crut aussitôt.

Jn 4,27. À ce moment-là, ses disciples arrivèrent...

C'est-à-dire, après que cela eut été dit.

Jn 4,27. ...et ils s'étonnèrent qu'il parlât avec une femme;

Qu'un tel homme parlât avec une femme simple.

Jn 4,27. ...et pourtant personne ne lui demanda : «Que demandez-vous ?» ou : «De quoi parlez-vous avec elle ?»

Les disciples ne dirent rien par respect pour lui. Ils avaient déjà appris à ne pas scruter leurs disciples. Ils observaient chacun des gestes du Maître et savaient aussi qu'il pensait ses blessures spirituelles.

Jn 4,28-29. Alors la femme laissa sa cruche, se rendit à la ville et dit à la foule : «Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. N'est-ce pas le Christ ?»

Elle s'était tournée vers une source matérielle, mais, ayant trouvé une source rationnelle, elle fut tellement enflammée par le feu des sources spirituelles qu'elle abandonna le récipient et le besoin pour lequel elle était venue, courut à la ville et amena tout le peuple à Jésus Christ, nous enseignant ainsi à mépriser toutes les choses du monde lorsque nous atteignons le spirituel. Remarquez la sagesse de cette femme. Bien qu'elle crût qu'il s'agissait du Christ, elle ne dit pas : «Venez voir le Christ», de peur qu'il ne paraisse qu'elle jugeait la chose elle-même, même si... Reconnaître le Messie attendu était d'une importance capitale. Au lieu de cela, elle convoque d'autres juges et, pour les attirer plus rapidement, leur offre une sorte d'appât : la révélation de leurs péchés. Elle savait que s'ils se laissaient séduire par ses paroles, ils seraient immédiatement conquis. «Cette nourriture, c'est le Christ», au lieu de «Peut-être est-ce le Christ ?», semble douter qu'ils donnent leur avis.

Jn 4,30-31. Ils sortirent de la ville et vinrent à lui. Pendant ce temps, les disciples le supplièrent, disant : «Rabbi, mange.»

Voyant que Jésus Christ était fatigué du voyage et de la chaleur prolongée du soleil, les disciples l'invitèrent à manger; c'était là un acte de tendresse plutôt que de présomption.

Jn 4,32-33. Mais il leur dit : «J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas.» Les disciples se demandèrent alors entre eux : «Quelqu'un lui a-t-il apporté à manger ?»

Il parlait du salut des hommes comme d'une nourriture, mais les disciples, comprenant qu'il s'agissait d'aliments sensibles, furent perplexes et n'osèrent pas lui poser la question. Alors il expliqua lui-même ce sens de ses paroles.

Jn 4,34. Jésus leur dit : «Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.»

La volonté du Père qui l'a envoyé et l'œuvre qui lui a été confiée, c'est le salut des hommes. Il l'appelle nourriture pour montrer, par son nom même, qu'il désire ardemment sauver les hommes : de même que celui qui mange désire ardemment sa nourriture, ainsi désire le salut des hommes. Il dit avoir été envoyé par le Père, soit en tant qu'Homme, soit en tant que Verbe, procédant de la pensée qui l'a engendré, soit encore pour glorifier le Père.

Euthyme Zigaben

Jn 4,35. Ne dites-vous pas : «Il reste encore quatre mois, et ensuite vient la moisson» ? Mais moi, je vous dis : levez les yeux et regardez les champs : ils sont déjà blancs, prêts pour la moisson.

Les disciples parlaient bien sûr d'une moisson matérielle, mais Jésus Christ parle maintenant d'une moisson spirituelle et en annonce la venue, comparant les foules de Samaritains qui accouraient déjà à lui à des champs – des champs blancs, car ils étaient déjà prêts à recevoir la foi. Et la foi est une moisson récoltée sur l'incrédulité et offerte à Christ. De même que les champs blancs sont prêts pour la moisson, ils le sont aussi pour la foi.

Jn 4,36. Celui qui moissonne reçoit un salaire...

Plus généralement, Jésus Christ parle ici de tous les Samaritains et Juifs qui croiraient.

Jn 4,36. ...et recueille du fruit pour la vie éternelle...

Celui qui moissonne dans les champs matériels recueille du fruit pour la vie terrestre, mais celui-ci – pour la vie éternelle.

Jn 4,36. ...afin que celui qui sème et celui qui moissonne se réjouissent ensemble...

Afin que, lorsqu'ils auront ainsi récolté un tel fruit, celui qui a semé et celui qui a moissonné se réjouissent ensemble, voyant que le fruit est là, et recevant ensemble une récompense, l'un pour la semence et l'autre pour la moisson. Ceux qui sèment sont Moïse et les autres prophètes qui lui ont succédé, qui ont arraché le peuple à l'incrédulité et l'ont fait entrer dans les greniers des demeures éternelles.

Jn 4,37. Car dans ce cas, la parole est vraie : «L'un sème, et l'autre moissonne.»

La parole de cette parabole est vraie.

Jn 4,38. Je vous ai envoyés moissonner ce pour quoi vous n'avez pas travaillé...

Ce pour quoi vous n'avez pas travaillé.

Jn 4,38. ...d'autres ont travaillé, et vous avez participé à leur travail.

Il dit cela pour montrer que la tâche qui leur est confiée est facile et presque achevée, et pour les encourager, car le plus dur est déjà fait. Semer est laborieux et long, mais récolter, c'est se reposer et c'est rapide; et pourtant, c'est le fruit des semences. Dans son Évangile, Jésus Christ a souvent utilisé des expressions figuratives et métaphoriques pour rendre son enseignement plus compréhensible et ancrer ses paroles dans la mémoire grâce à des images et des comparaisons familières, car ainsi, tout est entendu avec plus de plaisir et s'imprime plus profondément dans le cœur. Les expressions étaient sensuelles, mais les pensées qu'elles exprimaient étaient spirituelles.

Jn 4,39. Et beaucoup de Samaritains de cette ville crurent en lui à cause de la parole de la femme, qui témoigna qu'il lui avait dit tout ce qu'elle avait fait.

«Tout» – comprenez par là qu'il s'agit des maris et de celui qui n'était pas son mari. Ou peut-être Jésus Christ lui a-t-il révélé bien d'autres mystères.

Jn 4,40-41. Les Samaritains s'approchèrent de lui et le supplièrent de rester avec eux; il demeura là deux jours. Et beaucoup d'autres crurent à cause de sa parole.

C'est-à-dire qu'ils le demandèrent, l'invitèrent, de rester avec eux; et il demeura là deux jours. Et ils crurent beaucoup plus à cause de sa parole, c'est-à-dire de son enseignement.

Jn 4,42. Ils dirent à la femme : «Ce ne sont plus tes paroles qui nous font croire, car nous avons entendu et nous savons que celui-ci est vraiment le Sauveur du monde, le Christ.»

Après avoir entendu son enseignement, les Samaritains reconnurent qu'il était véritablement le Sauveur du monde, le Christ, et qu'il était venu sauver l'univers perdu. Les Samaritains étaient bien plus prudents que les Juifs. Ils vinrent à Jésus Christ, lui demandèrent de rester avec eux et, ne voyant aucun signe, crurent en lui. Mais les Juifs le persécutèrent lorsqu'il leur rendit fréquemment visite, s'indignèrent lorsqu'il désira rester avec eux et, voyant de nombreux signes, ne crurent pas. Comment aurait-on pu éviter les Samaritains ? Quelle justice aurait-il été de se hâter vers ceux qui haïssent et de fuir ceux qui aiment ? À une autre occasion, les Samaritains n'acceptèrent pas Jésus Christ comme ami des Juifs hostiles : Luc en parle au chapitre 9 (Luc 9,53). Mais il s'agissait d'autres Samaritains; ils vivaient dans un village samaritain, tandis que ceux-ci vivaient en ville.

Jn 4,43-44. Au bout de deux jours, il partit de là et se rendit en Galilée, car Jésus lui-même témoigna qu'un prophète n'est pas honoré dans son pays.

L'évangéliste explique pourquoi Jésus Christ ne se rendit pas directement à Capharnaüm, considérée comme sa ville natale, précisément parce que les habitants de cette ville ne lui prêtaient aucune attention et ne le respectaient pas, contrairement à ceux qu'ils connaissaient bien. La proximité engendre facilement le mépris. Le passage où Jésus Christ témoigne qu'un prophète n'est pas honoré dans son pays se trouve à la fin du treizième chapitre de l'Évangile selon Matthieu (Mt 13,57). Nazareth était la ville natale de Jésus Christ, car c'était la ville natale de sa mère et de celui qu'on considérait comme son père, et puisqu'il y avait grandi; tandis que Capharnaüm était considérée comme sa ville natale parce qu'il s'y était établi. Matthieu dit que Jésus Christ, quittant Nazareth, vint et demeura à Capharnaüm (Mt 4,13).

Jn 4,45. Lorsqu'il arriva en Galilée, les Galiléens l'accueillirent, ayant vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem le jour de la fête...

Par Galilée, il faut entendre les autres villes et villages de Galilée, outre sa région natale mentionnée plus haut, et par jour de fête, la fête de la Pâque, mentionnée au chapitre 2.

Jn 4,45. ...car eux aussi montèrent pour le jour de la fête.

Parce que les Juifs, rassemblés de toutes parts, célébraient tous la Pâque à Jérusalem.

Jn 4,46. Jésus retourna donc à Cana en Galilée, où il avait changé l'eau en vin.

Il vint en Galilée à cause de la jalousie des habitants de Judée et ne se rendit pas dans sa ville natale, de peur qu'elle ne soit davantage condamnée pour son indifférence à son égard. Auparavant, Jésus Christ était venu à Cana pour un mariage, sur invitation, mais cette fois, il vint fortifier par sa présence la foi née du miracle précédent et attirer davantage les habitants à lui, puisqu'il vint de son propre chef, sans demande particulière, les préférant à ses compatriotes.

Jn 4,46. Or, il y avait à Capernaüm un homme de grande valeur dont le fils était malade.

Cet homme était qualifié de noble soit parce qu'il était de sang royal, soit parce qu'il occupait une fonction particulière, soit parce qu'il était au service du roi. Certains disent qu'il s'agit du centurion mentionné par Matthieu (Mt 8,5) et Luc (Lc 7,2), mais c'est inexact. Même en faisant abstraction des autres différences entre eux, le premier était centurion, et celui-ci un noble. Le serviteur du second était malade, et le fils de celui-ci; le premier était paralysé, et le second, avait la fièvre.

Jn 4,47. Ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, il s'approcha de lui et le supplia de descendre guérir son fils, qui était mourant.

C'est-à-dire qu'il le pria et l'invita à descendre guérir son fils, car celui-ci était sur le point de mourir.

Jn 4,48. Jésus lui dit : «Si vous ne voyez pas de signes et de prodiges, vous ne croirez pas.»

Euthyme Zigaben

Il faut lire ceci comme une affirmation, et non comme une question. Jésus Christ a dit cela en général, humiliant les Juifs devant les Samaritains, qui croyaient sans signes ni prodiges, et en particulier, réprimandant le noble. Bien qu'il s'agisse d'un acte de foi que de venir supplier Jésus Christ, voire de le contraindre, et bien que l'évangéliste dise qu'après les paroles de Jésus Christ : «Va, ton Fils est vivant» (Jn 4,50), le noble crut en ses paroles, il le fit avec hypocrisie. Cela ressort clairement de sa question aux serviteurs : «Quand la fièvre a-t-elle quitté le malade ?» Il voulait savoir si cela s'était produit spontanément ou selon la parole de Jésus Christ.

Jn 4,49-50. Le noble lui dit : «Seigneur, descends avant que mon fils ne meure.» Jésus lui répondit : «Va, ton fils est vivant.» Il crut à la parole que Jésus lui avait dite et s'en alla.

Le noble pensait que Jésus Christ ne pouvait pas ressusciter son fils mort.

Jn 4,51-52. Ses serviteurs vinrent à sa rencontre sur le chemin et lui dirent : «Ton fils est vivant.» Il leur demanda : «À quelle heure a-t-il commencé à se sentir mieux ?»

Plus faible, plus libre, plus à l'aise.

Jn 4,52. Ils lui répondirent : «Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté.»

Capernaüm était loin de Cana; aussi, les serviteurs ne purent l'informer ce jour-là de la guérison de son fils.

Jn 4,53. Le père sut alors que c'était à l'heure même où Jésus lui avait dit : «Ton fils est vivant»...

C'est-à-dire qu'à cette heure précise, la fièvre l'avait quitté.

Jn 4,53. ...et lui-même crut, ainsi que toute sa maison.

Maintenant que son fils était guéri, il crut sincèrement. Jésus Christ, qui connaissait son cœur, le reprit à juste titre, disant : «Si vous ne voyez pas de signes et de prodiges, vous ne croirez pas» (Jn 4,48). Les signes sont des événements naturels, comme la guérison des malades, tandis que les miracles sont surnaturels, comme la résurrection des morts et le recouvrement de la vue des aveugles; bien que, dans le langage courant, on les appelle parfois indifféremment.

Jn 4,54. Jésus accomplit ce second miracle à son retour de Judée en Galilée.

Ayant dit précédemment : «Jésus retourna à Cana en Galilée, et il changea l'eau en vin» (Jn 4,46), l'évangéliste ne mentionna pas ce miracle en vain, mais voulait montrer qu'après son accomplissement, les Juifs se révélaient moins croyants que les Samaritains. Et maintenant, disant : «Jésus accomplit de nouveau ce second signe», l'évangéliste leur reproche de ne pas avoir atteint le même niveau de foi que les Samaritains, témoins d'un second miracle, qui n'en avaient jamais vu un seul. L'évangéliste qualifie ce signe de second non pas parce que Jésus Christ n'en avait accompli aucun en Palestine après le premier, mais parce qu'il s'agissait du second, accompli à Cana.

